

Arno Renken¹

Je ne sais plus ce que je lis: la traduction, le texte, la relation (et la promesse d'un autre printemps)

Abstract

The term “translation” has three meanings: the practice of the translator (translating), the textual outcome of this practice, and the relationship it creates between texts and languages. In this article, I would like to draw attention to this third aspect, translation as a relation. To do so, I will first propose a historical overview of the first two meanings (practice and text), as well as of the normative or descriptive aims associated to them. Secondly, I identify three motives for thinking about translation that are primarily concerned with its relational dimension: the lack of a language to speak about the relationship between languages, i.e. about what’s incomparable and what gets subtracted. I conclude this article with the hypothesis that translation as a relation constitutes a refuge event for the plurality of languages.

Keywords

Translation, Relation, Plurality of languages

Received: 27/02/2022

Approved: 28/02/2022

Editing by: Eleonora Caramelli

© 2022 The Author. Open Access published under the terms of the CC-BY-4.0 arno.renken@hkb.bfh.ch (Haute école des arts de Berne/Institut littéraire suisse)

¹ L’auteur de cet article a été invité à contribuer en raison de la renommée internationale de ses recherches portant sur le thème de cette section monographique.

Vous connaissez peut-être cet embarras: vous prenez un texte dont le paratexte vous informe qu'il est une traduction. Et le lisant s'installe un flottement des lignes que vous avez sous les yeux, un doublage du texte et une voix fantôme qui vous dit: tu ne sais pas ce que tu lis –

J'ouvre un livre et je lis cette phrase si évidente par le déroulement des signes et par l'impatience qu'elle formule: "Tout le monde guette La Première Hirondelle" (Van Horn 2020: 15, tr. fr. C. Chopard). Originale, ma lecture aurait ici glissé sans accroc. J'aurais tout au plus été intrigué par les majuscules inattendues. Mais je sais la phrase traduite et déjà, alors, pourtant limpide, elle me déconcerte: quelle voix me parle? Celle d'Erica Van Horn, l'autrice dont je sais qu'elle ne l'a pas écrite? Celle de Cléa Chopard, la traductrice, qui l'a écrite sans en être l'évidente ou l'unique autrice? Et quels liens (quel horizon, quel paysage, quels congénères) pour cette hirondelle française qui dans un autre texte, en anglais, avait un autre nom, Swallow peut-être? Enfin, comment imaginer ailleurs qu'ici, alors même que je sais que cet ailleurs existe, un ailleurs de cette phrase-ci, de cette langue-ci, le chant de sonorités: le e de "guette" et d'"hirondelle" par lequel mon regard scrutateur et l'oiseau scruté se trouvent imbriqués? Ou, plus encore, le "monde" que j'entends évoqué dans "hirondelle", comme si toute la planète se trouvait échographiée dans l'oiseau désiré?

Le trouble est insoluble parce qu'il est constitutif de la traduction et qu'il en est un charme: quand je sais que je lis une traduction, je ne sais pas ce que je lis. C'est que "ce" que j'ai sous les yeux est au moins triple et, comme une figure réversible, se transforme considérablement suivant l'attention avec laquelle je le considère. Je lis, premièrement, un geste d'écriture, celui de traduire, et une poétique, celle de l'autrice de la traduction, Cléa Chopard. Je peux m'interroger sur ses intentions, ses défis ou sur la singularité de sa pratique. Deuxièmement, je lis un texte avec sa logique et son fonctionnement propres que, comme tout texte, je peux aborder pour lui-même. Enfin, troisièmement, je fais l'expérience d'une *relation* au moins virtuelle entre ce texte, cette langue, cette écriture, et un autre texte, une autre langue, une autre écriture, irréductibles, auxquels je n'ai peut-être pas accès, mais dont je sais pourtant, par le seul fait que ceci est une traduction, qu'elles existent.

Dans le présent article, j'aimerais, dans un premier temps, montrer comment les discours sur la traduction se sont focalisés principalement sur les deux premiers types d'attention. Dans un second temps,

je tenterai de formuler quelques motifs pour une étude des traductions attentive à leur dimension spécifiquement relationnelle: l'absence de langue pour la relation des langues, l'incomparable et la sous-traction.

1. *De la pratique au texte, de la prescription à la description*

Le terme “traduction” a donc trois sens : il désigne la pratique du traduire, le résultat textuel de cette pratique (le texte que par métonymie on appelle “traduction”) et une *relation* entre ce texte et le texte original. Ces différents sens se recouvrent en partie (d'où le trouble que j'ai décrit en introduction): le texte est génétiquement le résultat de la pratique de traduire, et il établit le lien traductif à l'original. En ce sens, chaque acception suppose et affecte l'autre. Mais l'attention portée à l'une ou l'autre de ces dimensions change profondément l'intelligibilité de la traduction, ouvre des problématiques propres et en invisibilise d'autres. Aussi, l'histoire récente des discours sur la traduction peut-elle être envisagée comme une mise en valeur de la dimension textuelle de la traduction là où, traditionnellement, l'attention a été focalisée plutôt sur le travail de la traductrice et du traducteur.

L'accent mis par la traductologie sur la pratique de traduire a conduit à la prédominance notable d'une dimension normative, celle-ci pouvant même constituer la mission propre de la discipline. Elle est aujourd'hui prise dans la tension interne entre intentions normatives et attentions descriptives. Les manuels de traduction, cherchant à expliciter les critères selon lesquels il faudrait traduire et à quelles conditions une traduction est “bonne”, sont les exemples les plus patents de l'approche normative. A l'opposé du spectre, certaines approches traductologiques excluent complètement le recours aux normes. C'est à l'évidence le cas de la traductologie de corpus – les *corpus-based translation studies* – qui analyse, par le biais d'outils informatiques, lexicographiques et statistiques, des ensembles de textes considérables et virtuellement extensibles à l'infini. Entre ces deux pôles, là où se déploie l'essentiel de la traductologie, subsiste une zone grise dans laquelle coexistent, de manière parfois indifférenciée, les deux approches.

Cet aspect n'est pas sans susciter des tensions. La première, la plus évidente, réside dans le fait que la pratique effective du traduire ne se

réduit pas à l'application de normes, et cela vaut *a fortiori* pour la traduction littéraire. Ce qui ne signifie pas, bien sûr, que la pratique traductive, comme toute pratique, ne soit pas elle aussi normée. Mais l'insuffisance des critères prescriptifs et le hiatus qui se dessine entre l'affirmation de normes et la pratique effective menace de disjoindre la traductologie de son propre objet.

Depuis la fin des années 1970 et surtout au cours des années 1980, la traductologie cherche toujours plus explicitement à se dégager des discours prescriptifs dans le même mouvement qui fait glisser l'attention portée sur la *pratique* vers celle portée sur le texte. Les réflexions sur la traduction s'en voient renouvelées, et formidablement diversifiées. Les études historiques, sociologiques ou anthropologiques², dont les méthodes d'analyse offrent justement un potentiel descriptif plutôt que prescriptif et permettent même de relativiser, en les contextualisant, les normes, s'emparent de la question de la traduction. Au cours des années 1990, dans le prolongement d'autres champs des sciences culturelles, ces réflexions s'enrichissent grâce aux disciplines comme les études postcoloniales ou les études genres.

De leur côté, les sciences littéraires – sous l'impulsion pionnière d'auteurs comme Berman, Steiner ou Meschonnic – prennent désormais au sérieux la traduction comme fait littéraire incontournable. Le rapport entre normatif et descriptif y demeure néanmoins souvent ambigu. Aujourd'hui encore, la traduction est beaucoup étudiée dans les départements de littérature comparée et de traductologie, mais le corpus d'œuvres pris en compte dans les études littéraires de langues nationales demeure largement constitué d'originaux et exclut, comme si c'était incontestable, la traduction³. Il n'en reste pas moins qu'il

² Judith Woodsworth donne un aperçu jusqu'en 1998 des études historiques sur la traduction dans l'article "History of Translation" de la *Routledge encyclopedia of translation studies*. James St. Andre prend le relais dans l'article "History" de la deuxième édition (voir Baker, Saldanha 1998-2009). Pour l'espace francophone, l'imposant projet d'une *Histoire de la traduction en langue française* en quatre volumes est incontournable pour les réflexions historiographies actuelles sur la traduction et ses théorisations.

³ Il y a bien sûr de nombreuses exceptions. Parmi les plus évidentes figurent les travaux consacrés à des autrices et auteurs d'originaux ayant écrit dans plusieurs langues, s'étant autotraduites ou étant aussi traductrices ou traducteurs. Dans ces cas, la légitimation de la poétique traductive passe largement par l'écriture d'originaux. On pense, parmi de nombreux autres, à des classiques comme Beckett, Celan, Goethe, Hölderlin, Jaccottet, Rilke ou Goldschmidt dont les traductions sont

existe désormais des analyses d'œuvres en traduction qui, avec les moyens de la critique littéraire, cherchent à les penser sans les juger ou les évaluer.

Ces travaux permettent principalement deux regards, suivant qu'ils s'attachent aux textes de départ ou à ceux d'arrivée. Dans le premier cas, la comparaison de l'original avec la ou les traductions ouvre la voie à des analyses inédites du texte source. La suspension du jugement, l'invention de concepts mettant en cause l'évidence monolingue des œuvres littéraires (par exemple la polyphonie ou le dialogisme chez Bakhtine ou Kristeva, la créolisation chez Glissant, l'hétérolinguisme de Rainier Grutman ou Myriam Suchet), et la valorisation des différences entre les textes (plutôt que la recherche normante d'identité, de fidélité ou d'adéquation) constituent des outils interprétatifs irremplaçables pour déplier le potentiel de sens d'un original et lui conférer, via la langue étrangère, une lisibilité inédite. En direction du texte traduit – les deux mouvements coexistent généralement –, la comparaison met au jour une lecture spécifique de l'œuvre, sa contextualisation dans une nouvelle aire culturelle et historique, et les principes poétiques des traductrices et des traducteurs, dès lors autrices et auteurs à part entière de leurs textes⁴. La réflexion, incontournable depuis plus de deux décennies, sur la créativité propre de la traduction se déploie elle aussi sur le fond d'un affranchissement par rapport aux discours normatifs et d'une valorisation des différences entre original et traduction⁵.

assez évidemment incluses à part entière dans l'édition et les études de leurs œuvres.

⁴ Cette approche est de plus en plus courante, mais elle est représentée de manière pionnière dans l'enseignement et la recherche proposés à l'Université de Lausanne par le Centre de traduction littéraire. Je renvoie aux travaux de Weber Henking 1999 et Utz 2007 et 2017. Voir aussi les études de Vischer 2009, de Hennard Dutheil de la Rochère 2013 et Christen 2007.

⁵ Pour un état des lieux récent sur cette question, voir le volume édité par Hennard Dutheil de la Rochère, Weber Henking 2016. Dans leur préface, les éditrices offrent un tour d'horizon de la problématique. Voir aussi Bassnett, Lefevere 1995 et Bassnett, Bush 2007 et plus récemment Bassnett 2016.

Un penseur essentiel qui a contribué à mettre au jour la dimension créative de la traduction et à penser l'auctorialité de la traductrice et le traducteur est Venuti. Dans l'introduction à *Rethinking Translation* (Venuti 1992), il montre comment la conception romantique de l'auteur, au moment même où la traduction devient un enjeu philosophique, exclut la littérarité de l'écriture traductive. Un objectif affirmé par Venuti dans son livre sur l'invisibilité du traducteur est de donner à la pratique traductive un espace d'affirmation créative que les normes d'appropriation verrouillent. Voir Venuti 1995: 19-22.

Parmi les approches théoriques qui contribuent à dénouer l'évidence d'un discours normatif et la prise au sérieux de la traduction comme texte, on doit encore évoquer la contribution essentielle de la philosophie. Il me semble que deux courants majeurs ont ici joué un rôle-clé: l'herméneutique, surtout dans la continuité de Gadamer ou, en France, de Ricœur, et le poststructuralisme, en particulier les réflexions de Derrida.

L'herméneutique gadamérienne opère un double geste essentiel: elle montre que la compréhension et l'expérience de vérité sont irréductibles à l'application d'une méthode, la compréhension étant le mode par lequel nous sommes au monde et non un processus devant être a priori encadré normativement. Dans la mesure où, d'autre part, la traduction est envisagée comme une dimension de la compréhension elle-même, que "comprendre, c'est traduire", l'herméneutique ouvre la voie à une acception tendancielle non normative de la traduction⁶.

Un autre versant des théorisations de la traduction est lié au poststructuralisme, et surtout à la pensée derridienne. Or, la traduction n'est pas pour Derrida un simple objet de pensée, mais constitue surtout un geste indissociable de sa pratique philosophique elle-même: il s'agit de penser (dans) "plus d'une langue"⁷. L'expérience qu'"on ne parle jamais qu'une seule langue" et qu'"on ne parle jamais une seule langue" (Derrida 1996: 21) inscrit la traduction en creux de la pensée et trouble l'apparente transparence des discours et des concepts. La réflexion derridienne conduit à une étude non normative de la traduction dans la mesure où elle permet une attention à ses effets, valorisant essentiellement les moments de différenciation.

Les approches herméneutiques (Berman, Gadamer, Ricœur, dans une certaine mesure Steiner et Eco) et celles poststructuralistes (Der-

⁶ L'expression "Comprendre, c'est traduire" constitue une clé de voûte de la réflexion herméneutique sur la traduction et, réciproquement, de la dimension traductive de l'herméneutique. C'est Steiner qui intitule "Understanding as translation" le premier chapitre d'*After Babel* (1998) traduit en français par Lucienne Lotringer et Pierre-Emmanuel Dauzat par la formule: "Comprendre, c'est traduire". Ricœur reprend la phrase à plusieurs reprises (Ricœur 2004: 22, 44 et 50). Pour une analyse qui retrace historiquement et conceptuellement les rapports entre traduction et herméneutique, voir Cercel 2013 ainsi que les contributions dans Berner, Milliaressi 2011.

⁷ "Plus d'une langue" est une quasi-définition formulée par Derrida pour décrire la déconstruction (Derrida 1988: 38).

rida, Glissant, Cassin, Apter, Nouss, Venuti) sont traversées de dissensus internes que les étiquettes ne doivent pas masquer. Néanmoins, cette catégorisation permet de saisir des mouvements d'ensemble. Indépendamment de leurs profonds désaccords, les deux courants se rejoignent d'une part dans la voie qu'elles ouvrent – sans nécessairement pleinement l'emprunter – vers une réflexion non normative, d'autre part dans la tentative, plus ou moins résolue, de valoriser l'étrangeté de la traduction, de lui octroyer un droit à l'écart. Mais la valeur de cet écart demeure souvent ambivalente dans l'herméneutique. Il est constaté et relevé en vue d'une éthique de l'hospitalité ou d'une pacification de la confusion babélienne, mais contient aussi un irréductible moment déceptif, l'écart marquant une défaillance potentielle à laquelle il faut se résoudre. Gadamer formule ainsi la question du gain de la traduction de manière hésitante, sous forme interrogative⁸, Steiner, Berman et Ricœur renoncent explicitement à leur idéal d'une traduction "parfaite"⁹, et Eco place la traduction sous le signe de la négociation, et donc d'une recherche de consensus passant par pertes et profits. Du côté du poststructuralisme, ce moment déceptif de la traduction différenciante est évité par deux procédés importants hérités notamment de Benjamin. Premièrement en intégrant la question de l'intraduisible non pas comme limite, mais comme moment de la traduction elle-même. Ainsi, dans *Des tours de Babel*, Derrida relie le traduisible et l'intraduisible sous le signe de "l'à traduire" (Derrida 1998: 235): la tension qui se dessine entre l'injonction du passage indifférent et l'intraduisible (l'à traduire), qui est résistance à cette injonction, constitue l'évènement à partir duquel la traduction opère et se donne à penser. Cette dimension créatrice de l'intraduisible sera mobilisée par une partie importante des réflexions inspirée de Derrida, en particulier chez Barbara Cassin: l'intraduisible n'est pas ce qu'on ne peut pas traduire mais "ce qu'on ne cesse pas de (ne pas) traduire" (voir Cassin 2016, 24, 54 et 182). Emily Apter articule ses livres *Translation*

⁸ Voir mes analyses dans Renken 2012: 123-6.

⁹ Steiner estime ainsi que "[...] depuis Babel, quatre-vingt-dix pour cent des traductions sont fautives et [...] il en restera ainsi [...]" (Steiner 1998: 534). Ce constat est repris tel quel par Berman, qui pourtant milita pour une approche plus "empirique" de la traduction (voir Berman 1984: 303-4). Ricœur évoque le "deuil" de la "traduction parfaite" dont son herméneutique propose la résilience: "Eh bien, c'est arrivé à ce point de dramatisation que le travail de deuil trouve son équivalent en traductologie, et y apporte son amère mais précieuse compensation. Je le résumerai d'un mot: renoncer à l'idéal de la traduction parfaite" (Ricœur 2004: 16).

zone et *Against world literature* autour de la notion d'intraduisible comprise comme moment constitutif de la traduction. Deuxièmement, plusieurs autrices et auteurs, là aussi dans un écho à Benjamin, contestent la mission communément assignée à la traduction (celle de "faire passer" le plus adéquatement possible un texte d'une langue à l'autre). Il s'agit plutôt, par l'intraduisible notamment, de donner l'expérience d'un éloignement des langues et des cultures, leur non-transparence réciproque, leur étrangeté; bref d'être l'événement du rapport des langues plutôt que de leur adéquation: "la traduction devient un art en soi, avec son champ qui est non pas le champ des langues, mais le champ du rapport des langues" (Glissant 2009).

2. La traduction comme relation

On voit donc la nécessité de passer d'une attention portée à la traduction comme texte à une attention à la traduction comme relation. De fait, la relation traductive a toujours été pensée. Omniprésente, on la trouve sous forme normative dans des notions comme la "justesse" ou la "fidélité"; on l'évoque en termes d'étrangeté ou d'altérité; elle s'exprime dans les métaphores du pont, du passage, de la traversée, du transport, du seuil; elle affleure dès qu'il est question d'une éthique ou d'une politique du traduire; et elle hante, dans de nombreuses langues, l'étymologie même du mot: *traduction*, *translation*, *Übersetzung*.

La relation constitue ainsi un fond et un paradigme des discours sur la traduction, et elle informe certaines des réflexions les plus inspirantes sur le sujet. A titre d'exemple, j'aimerais en évoquer quatre. Benjamin, dans la préface à sa traduction des *Tableaux parisiens*, parle à sept reprises de la "Verwandschaft", la parenté ou l'affinité des langues relationnellement exposée par la traduction. Le terme renvoie sans équivoque aux *Wahlverwandschaften* de Goethe auquel Benjamin consacre un essai écrit parallèlement à sa traduction de Baudelaire. Edouard Glissant décrit la traduction comme une "fugue d'une langue à l'autre", comme "art de l'effleurement et de l'approche", comme "pratique de la trace" (Glissant 1995: 28-9). La traduction s'inscrit dans ce qu'il donne à penser philosophiquement et poétiquement de la *Relation*, relation radicale et généreuse, intransitive en ce qu'elle ne se laisse ni réduire ni subsumer à ce qu'elle relie. Barbara Cassin termine son *Eloge de la traduction* par le signifiant intraduisible et re-

lational “*Entre*”, à la fois geste d’hospitalité (l’impératif du verbe “*entrer*”) et préposition exprimant la réciprocité et l’interdépendance (entre-deux, entretien, entrelacs), dont la traduction permet de déplier l’imaginaire (Cassin 2016: 228-39). Enfin, dernier exemple, dans son essai *This Little Art*, Kate Briggs trouve chez Barthes qu’elle a traduit, et pourtant dans une traduction qui n’est pas d’elle (celle réalisée par Rosalind Krauss and Denis Hollier du cours sur le neutre), le principe relationnel qui constitue la toile de fond du dernier chapitre de son essai: *the principle of tact*, “an attentiveness to difference, an effort made to not treat all things in the same way; ‘active protest’ or ‘unexpected parryings’ against the all-purpose explanation” (Briggs 2017: 312).

La traduction comme relation n’est donc de loin pas oubliée. Mais malgré l’influence des réflexions évoquées ci-dessus, elle est le plus souvent *secondarisée* au profit de la pratique traductive ou des textes, qui semblent précéder leur mise en rapport. Dans les discours normatifs, l’étrangeté est soit un obstacle qu’il s’agit de surmonter, soit une expérience dont il faut inscrire la trace dans le texte. Dans le premier cas, la relation est idéalement annulée, ou au moins rendue imperceptible, de sorte que le texte traduisant puisse remplacer l’original dans la langue cible¹⁰. Dans le second cas, la relation est prise en charge et affirmée par le texte traduisant et en constitue la valeur esthétique, éthique ou politique.

Dans les discours plus descriptifs, la non-coïncidence des textes – et partant leur relation – n’est pas regrettée, mais au contraire posée comme essentielle et valorisée. Elle dessine l’horizon de survie des œuvres et pose les jalons herméneutiques ou heuristiques pour les aborder dans leur irréductibilité. Il s’agit de trouver là, où les textes diffèrent, où la relation s’affirme, une entrée pour laisser émerger le potentiel sémantique, herméneutique ou esthétique des originaux ou pour étudier les poétiques propres d’une traductrice ou d’un traducteur.

¹⁰ Hans-Jost Frey est à ma connaissance le penseur à avoir le plus clairement formulé les tensions qui traversent une telle conception dont le point de fuite est la négation de la traduction elle-même: “Der in dieser Perspektive betrachteten Übersetzung wäre als höchstes Ziel gesetzt, sich selbst zu vernichten [...]: In dem Masse, als sich die Übersetzung dem nähert, was sie sein soll, hört sie auf zu sein, was sie ist” (Frey 1990: 38); pour une lecture récente de Frey et de ce paradoxe, voir Roeber 2019 et 2021.

En philosophie, sous l'impulsion notoire de Barbara Cassin, on peut observer une évolution similaire. L'intraduisibilité, qui n'est pas le contraire de la traduction mais l'un de ses moments constitutifs, donne à penser les concepts dans leur singularité et dans leur complexe et irréductible pluralité. Ici comme là, on peut affirmer que la reconnaissance de la dimension relationnelle de la traduction est acquise tant dans les discours scientifiques que dans les pratiques artistiques. Mais là aussi, elle demeure secondarisée au regard des "pôles" mis en relation: comme si les cultures, les langues ou les textes reliés formaient des entités relativement stables et identifiables que la traduction divergente viendrait ensuite apparier. La différence qu'elle inscrit permettrait, par un effet de diffraction, de mettre en lumière la singularité de chaque bord, singularité secrète, imperceptible et pourtant déjà là en puissance, virtuellement première.

Les notions relationnelles évoquées plus haut – la *Verwandschaft* benjaminienne, la *Relation* glissantienne, l'*entre* de Cassin, le tact de Briggs, auxquels on pourrait ajouter d'autres comme l'hétérolinguisme pensé et pratiqué par Grutman ou Suchet par exemple, contrarient pourtant l'apparente évidence d'une relation précédée par ses pôles. Elles permettent plutôt de penser cette expérience: un texte, un concept, une langue, même s'ils sont "originaux", ne sont plus les mêmes une fois reliés et pluralisés par la traduction. Par un insaisissable mouvement de dérive, les principes, à commencer par ceux qui permettent de penser la traduction, la langue ou le texte, se dérobent. Dans une belle entrée de son *Journal de pensée*, Hannah Arendt évoque l'"équivocité chancelante du monde" lorsqu'on prend conscience que ce même objet – celui sur lequel on écrit – peut s'appeler "table" ou "Tisch" (Arendt 2005: vol. I, 56), l'un ne disant pas simplement, mais *traduisant* et reliant l'autre sans jamais s'y laisser substituer.

3. Trois motifs pour une attention à la traduction comme relation

J'aimerais, pour terminer, m'installer dans cette équivocité et proposer trois motifs pour l'étude de la traduction comme relation qui n'est pas précédée par ce qu'elle relie.

a. *La traduction n'est pas une langue*

Le premier motif est connu et pourtant un défi pour la réflexion: il n'existe aucune langue pour dire et penser la relation des langues. La relation traductive est ainsi rétive à sa propre formulation. Dans une récente conférence, Tiphaine Samoyault souligne ceci: "La traduction n'est pas une langue. C'est même le contraire d'une langue" (Samoyault 2021: 4^{ème} minute; voir aussi 2020: 15). Cette *contrariété* est lourde de conséquences tant pour la traductrice ou le traducteur que pour les penseuses ou penseurs. Le "paralogisme linguistique" qui, il y a deux siècles, avait conduit Humboldt à abandonner le projet d'une science du langage unifiée, à savoir, dans les termes de Denis Thouard, "l'oubli, par le théoricien, du langage avec lequel il théorise" (Thouard 2000: 10), prend pour la traduction une tournure plus radicale encore. Car si, dans le cas de l'étude d'une langue ou du langage, objet et discours se court-circuitent et se replient l'un sur l'autre, la réflexion sur la traduction se trouve, quant à elle, dans un rapport curieusement *mutique* à son objet. Je peux bien tenter de dire ce que sont en français une table ou la nostalgie, ou ce que sont, en allemand, un *Tisch* ou la *Sehnsucht*. Mais il m'est impossible de trouver les mots englobants pour dire la relation – alors même que je la perçois – entre une table et un *Tisch*, la nostalgie et la *Sehnsucht*. La conséquence est que tout discours sur la traduction comporte nécessairement, à son tour, une dimension traduisante, car la langue dans laquelle il se formule est étrangère à au moins l'une des langues impliquées.

La réflexion sur la traduction n'a donc pas lieu à partir d'un extérieur à la relation et, plutôt que de se tenir en surplomb, elle participe elle-même à la prolifération des traductions qu'elle explore¹¹. Le paralogisme linguistique invite à rester conscient de la langue avec laquelle on parle des langues. Une exigence analogue pour la traductologie serait celle de ne pas être oublieuses et oublieux de la langue par laquelle on parle des langues et de la traduction qu'on opère pour approcher la traduction.

¹¹ J'utilise le terme prolifération en hommage à la belle expérience de relations textuelles proposée par Myriam Suchet dans Suchet 2019. Werner Hamacher est, à ma connaissance, un des auteurs à avoir le plus radicalement pensé les défis et les chances pour la philologie de l'absence d'une langue pour parler de la pluralité des langues (voir Hamacher 2010).

Pour s'en convaincre, il suffit de reprendre les quatre exemples de notions relationnelles que j'ai évoquées plus haut, et qui sont toutes en prises avec leur langue particulière ou avec la traduction. Benjamin, en parlant d'une *Verwandschaft* entre les langues, ce qui lui permet de soustraire la traduction au paradigme normatif de la ressemblance, se saisit de la tradition littéraire germanophone en rappelant les *Wahlverwandschaften* de Goethe¹². Edouard Glissant insiste sur la spécificité francophone du mot "Relation", qui "fonctionne un peu comme un verbe intransitif [et] ne saurait répondre par exemple au terme anglais *relationship*" (Glissant 1990: 40)¹³. Barbara Cassin, penseuse de l'intraduisible, choisit l'*intraduisible* "entre" (verbe d'hospitalité et préposition) pour décrire la relation traductive. Kate Briggs enfin, dans un geste réciproque à celui de Benjamin, conçoit la traduction *par une traduction*, le "tact" convoquant, par-delà l'anglais, la délicatesse barthésienne.

b. *Incomparable*

Le deuxième motif est le corollaire du premier: s'il n'y a pas de langue pour parler de la relation des langues, que tout discours sur la traduction fait à son tour proliférer la traduction elle-même, alors il n'existe aucun plan neutre et consensuel permettant de comparer impartialement les langues et les textes. En soustrayant à ce qu'elle relie un lieu et une langue en surplomb, la traduction *crée de l'incomparable*.

Cela ne signifie pas que nous ne devons pas comparer pour parler de traduction. La comparaison est souvent nécessaire et les nombreuses études se fondant sur des gestes comparatifs entre originaux et traductions attestent de son caractère irremplaçable. Mais ne pas être oublieuses et oublieux de sa langue et de sa propre traduction implique que la comparaison n'est pas souveraine, qu'elle est fragile, chancelante, provisoire, qu'elle fabrique des restes et demeure donc toujours encore à faire.

¹² Pour une analyse d'un lien entre l'essai de Benjamin et les *Wahlverwandschaften* de Goethe, voir Richter 2017: 27-8.

¹³ A propos, de la traduction des concepts glissantiens (Relation, éclat, errance), cfr. Sofo 2020. Nouss et Bermann proposent des pistes intéressantes et complémentaires pour un usage de la notion de Relation dans les études sur la traduction (voir Nouss 2009 et Bermann 2014).

On l'aura peut-être anticipé: l'incomparable est un pendant de ce que Barbara Cassin a conceptualisé sous le terme "intraduisible". L'intraduisible, nous l'avons vu plus haut, n'empêche pas la traduction. Il n'est pas sa négation ou le signe de son impossibilité: il est au contraire constitutif de la traduction, un moment par lequel la singularité des langues et des concepts se donne à penser: "Parler d'intraduisible n'implique nullement que les termes en question, ou les expressions, les tours syntaxiques et grammaticaux, ne soient pas traduits et ne puissent pas l'être – l'intraduisible, c'est plutôt ce qu'on ne cesse pas de (ne pas) traduire" (Cassin 2004: XVII). Dans la mesure où la traduction nous conduit vers cette limite où manque la langue pour dire la relation des langues, la comparaison, nécessaire pour faire l'expérience de cette limite et simultanément impossible en raison de cette limite même (d'où la prolifération de la traduction), est toujours aussi un geste dans lequel on ne cesse pas de (ne pas) comparer.

c. Soustraction

Le dernier motif que j'aimerais mentionner ici est peut-être le plus important parce qu'il donne une forme à la relation traductive: la soustraction. Par ce terme, j'entends souligner que la pluralité des langues ne se réduit pas à la somme de langues additionnées les unes aux autres. Elle est aussi et surtout l'effet d'une lacune marquant, pour peu qu'on les relie – c'est-à-dire qu'on les traduise – en chaque langue l'absence des autres. L'émerveillement que nous pouvons ressentir lorsque nous découvrons un mot ou une expression très spécifique dans une autre langue, intraduisible au sens de Cassin, n'est pas seulement l'expérience d'un surplus; c'est simultanément l'expérience d'un manque de l'autre langue dans la nôtre: elle n'en diffère pas seulement, elle s'y soustrait et y creuse sa vacance¹⁴.

La forme spécifique par laquelle la soustraction se donne à lire dans la traduction, donc par laquelle apparaît le manque de la langue étrangère dans la sienne, me semble être celle-ci: la traduction est un dire

¹⁴ C'est par cette expérience que l'on peut parler d'étrangeté des langues. Bernhard Waldenfels, dans ses réflexions sur l'étranger insiste sur le fait que l'expérience de l'étranger (à la différence de l'altérité), est une expérience de soustraction: "L'étranger se montre en tant qu'il se soustrait à nous" (Waldenfels 2009: 55).

toujours déjà doublé d'un pas dire¹⁵. La différence primordiale entre dire simplement "nostalgie" et dire "nostalgie" en tant que traduction de "Sehnsucht", c'est que, dans le second cas, j'entends à la fois le mot français dit et le mot français qui dit pas le mot allemand. C'est cet entrelacs de parole et de silence dans la langue qui fait la traduction comme relation. La pluralité et la diversité ne sont pas une somme quantifiable de langues dissociées, mais l'intervention dans l'immanence d'une langue du retrait des autres. Il va de soi dès lors que les idéaux d'identification ou d'équivalence entre les textes, les questions d'appropriation ou de remplacement d'un texte par l'autre ne sont pas pertinents. Le texte traduit ne remplace pas, mais affecte et est affecté, creusé par ce qui, chez l'autre, échappe en lui.

4. *Un refuge pour la pluralité des langues*

Pas de langue pour parler en surplomb de la traduction, incomparable, soustraction: je réalise à la fin de cet article combien les termes par lesquels je pense la traduction comme relation paraissent déceptifs. Ils ne le sont pourtant pas. Ils circonscrivent les taches aveugles des réflexions s'attachant à la traduction prioritairement comme pratique ou comme texte et, pour ma part, formulent ce qui compte en traduction: ce qu'elle singularise, ce qu'elle crée.

La soustraction, pour peu qu'on y prête attention, constitue toujours un reste inappropriable par chacune des langues mises en relation par la traduction. Je ne puis à ce stade m'empêcher de penser à ce beau concept forgé par Gilles Clément: le *Tiers paysage*. Le tiers

¹⁵ Je n'emploie pas le "ne" de la négation à dessein pour marquer le fait qu'il ne s'agit pas d'un simple négatif ou d'un contraire du dire, mais bien activement et simultanément d'un doublage, donc d'un silence qui n'est pas une simple absence mais activement performé par la traduction.

Cet aspect invite à une attention qu'il serait passionnant de poursuivre dans des études de cas: j'ai tenté de le faire dans Renken 2019. Le travail de Vincent Broqua sur les liens entre traduction et performance donne de passionnantes impulsions (voir par exemple Broqua 2021). Certaines démarches traductives me semblent également travailler sur ce plan. Je pense à la traduction de Sappho par Anne Carson (Carson 2002) ou aux "intraductions" proposées (dans des sens différents) par Bénédicte Vilgrain (Stolterfoht 2019) et Cléa Chopard (Plath 2020). Je pense aussi aux explorations entre le français et le chinois proposées par Jean-René Lassalle (Lassalle 2016). Le point de contact des langues n'est chez lui pas le passage entre les langues, mais, me semble-t-il, l'*oubli* et sa trace d'une langue dans l'autre.

paysage désigne chez Clément un ensemble fragmenté et hétéroclite de territoires d'accueil à la biodiversité:

Si l'on cesse de regarder le paysage comme l'objet d'une industrie on découvre subitement – est-ce un oubli du cartographe, une négligence du politique? – une quantité d'espaces indécis, dépourvus de fonction sur lesquels il est difficile de porter un nom. Cet ensemble n'appartient ni au territoire de l'ombre ni à celui de la lumière. Il se situe aux marges. En lisière des bois, le long des routes et des rivières, dans les recoins oubliés de la culture, là où les machines ne passent pas. (Clément 2020: 25)

Le Tiers paysage est lui aussi, comme la relation traductive, affaire d'attention ("si l'on cesse de regarder"), de langue manquante ("difficile de porter un nom", ailleurs Clément précise que le "Tiers paysage est sans échelle" [Clément 2020: 47]), de marge incomparable ("n'appartient ni au territoire de l'ombre ni à celui de la lumière"). Il est lui aussi affaire de soustraction et de définition par la négative: le Tiers paysage, c'est les zones délaissées, inexploitées ou réservées (au sens où, en peinture, la réserve désigne la portion non peinte d'un tableau (voir Clément 2020: 21, note 1). Comme la traduction, le Tiers paysage ne peut pas être approprié, utilisé. On ne sait pas *ce* qu'il est, mais il peut être expérimenté, et, par sa soustraction aux territoires utilitaires, il *compte*.

Je rêve donc pour finir de la traduction comme de ce *tiers*, refuge à la pluralité et à la relation des langues. Un reste que chaque langue délaisse et qui nous est offert pour que nous le traduisions encore. Un échappement, un vol, une hirondelle.

"Tout le monde guette La Première Hirondelle". Là-bas, j'imagine l'autrice attendre un *swallow*. Et ici, j'écoute la traductrice et un murmure.

Je ne sais plus ce que je lis.

J'attends l'arrivée de l'hirondelle et j'entends une absence: l'envol du *swallow* et la promesse d'un autre printemps.

Bibliographie

Apter, E., *Translation zone. A new comparative literature*, Princeton, Princeton University Press, 2006.

Apter, E., *Against world literature. On the politics of untranslatability*, London-New York, Verso Books, 2014.

- Arendt, H., *Journal de pensée*, éd. U. Ludz, I. Nordmann, tr. fr. S. Courtine-Denamy, 2 vols., Paris, Seuil, 2005.
- Baker, M., Saldanha, G. (éds.), *Routledge encyclopedia of translation studies* (1998), London-New York, Routledge, 2009.
- Bassnett, S., Lefevere A. (éds.), *Translation, history, culture*, London, Pinter, 1990.
- Bassnett, S., Peter Bush (éds.), *The translator as writer*, London, Continuum, 2008.
- Bassnett, S., *Translation and creativity*, in M. Hennard Dutheil de la Rochère, I. Weber Henking (éds.), *La traduction comme création / Translation and Creativity*, Lausanne, CTL, 2016, pp. 39-59.
- Barthes, R., *The neutral: lecture course at the Collège de France (1977-1978)*, Engl. transl. R. Krauss, D. Hollier, New York, Columbia University Press, 2005.
- Barthes, R., *How to live together. Novelistic simulations of some everyday spaces: notes for a lecture course and seminar at the Collège de France (1976-1977)*, Engl. transl. K. Briggs, New York, Columbia University Press, 2013.
- Benjamin, W., *Die Aufgabe des Übersetzers* (1923), in R. Tiedemann, H. Schweppenhäuser (hrsg.), Th. W. Adorno, G. Scholem (mitarb.), *Gesammelte Schriften*, vol. IV.I, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1991, pp. 9-21.
- Benjamin, W., *La tâche du traducteur*, tr. fr. M. de Gandillac, in *Œuvres*, vol. I, Paris, Denoël, 1971, pp. 261-75.
- Benjamin, W., *L'abandon du traducteur*, tr. fr. L. Lamy, A. Nouss (trad.), "TTR: traduction, terminologie, rédaction", n. 10/2 (1997), pp. 13-69, <https://www.erudit.org/fr/revues/ttr/1997-v10-n2-ttr1487/037299ar/> (consulté le 28 février 2022).
- Benjamin, W., *Goethes Wahlverwandschaften* (1924), in R. Tiedemann, H. Schweppenhäuser (hrsg.), Th. W. Adorno, G. Scholem (mitarb.), *Gesammelte Schriften*, vol. I.I, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1991, pp. 123-201.
- Berman, A., *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique: Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Paris, Gallimard, 1984.
- Berman, A., *Pour une critique des traductions: John Donne*, Paris, Gallimard, 1995.
- Berman, A., *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999.
- Berman, A., *L'Âge de la traduction. « La tâche du traducteur » de Walter Benjamin, un commentaire*, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 2008.
- Bermann, S., *Translation as relation and Glissant's work*, "Comparative Literature and Culture", n. 16/3 (2014), <https://docs.lib.purdue.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=2516&context=clweb> (consulté le 28 février 2022).
- Berner, C., Milliaressi, T. (éds.), *La traduction: philosophie et tradition. Interpréter/traduire*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2011.
- Briggs, K., *This little art*, London, Fitzcarraldo, 2017.

- Broqua, V., *The trampslator: performing the translation of the sound of silence*, "English: Journal of the English Association", n. 69 (2020), pp. 363-78.
- Carson, A., *If not winter. Fragments of Sappho*, New York, Vintage Books, 2002.
- Cassin, B. (éd.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Robert/Seuil, 2004.
- Cassin, B., *Eloge de la traduction. Compliquer l'universel*, Paris, Fayard, 2016.
- Cercel, L., *Übersetzungshermeneutik: historische und systematische Grundlegung*, Saarbrücken, Röhrig Universitätsverlag, 2013.
- Chevreil, Y., Masson, J.-Y. (éds. du projet d'ensemble), *Histoire de la traduction en langue française*, 4 voll., Lagrasse, Verdier, 2015-19.
- Chopard, C., *Fever 103. Une intraduction*, "HKB-Zeitung", n. 1 (2020), p. 14.
- Christen, F., *Eine andere Sprache. Friedrich Hölderlins Große Pindar-Übertragung*, Basel-Weil am Rhein, Engeler, 2007.
- Clément, G., *Manifeste du Tiers paysage*, Rennes, Editions du commun, 2020.
- Derrida, J., *Des tours de Babel* (1985), in *Psyché. Inventions de l'autre*, vol. I, Paris, Galilée, 1998, pp. 203-35.
- Derrida, J., *Mémoires pour Paul de Man*, Paris, Galilée, 1988.
- Derrida, J., *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Paris, Galilée, 1996.
- Eco, U., *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, tr. fr. M. Bouzahr, Paris, Grasset, 2003.
- Frey, H.-J., *Der unendliche Text*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1990.
- Gadamer, H.-G., *Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik* (1960), Tübingen, Mohr, 1990.
- Gadamer, H.-G., *Lesen ist wie Übersetzen* (1989), in Id., *Gesammelte Werke*, vol. VIII, Tübingen, Mohr, 1993, pp. 278-85.
- Gadamer, H.-G., *Die Vielfalt der Sprache und das Verstehen der Welt* (1990), in Id., *Gesammelte Werke*, vol. VIII, Tübingen, Mohr, 1993, pp. 339-49.
- Glissant, E., *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990.
- Glissant, E., *Traduire: relire, relier*, in *Onzièmes assises de la traduction (Arles 1994)*, Paris, Actes Sud, 1995, pp. 25-9.
- Glissant, E., *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996.
- Glissant, E., Pattano, L., *Traduire la relation des langues. Un entretien avec Édouard Glissant*, "Trickster" et "Mondes francophones" (2009), <https://mondesfrancophones.com/mondes-caribeens/traduire-la-relation-des-langues-un-entretien-avec-edouard-glissant/> (consulté le 28 février 2022).
- Goldschmidt, G.-A., *A l'insu de Babel*, Paris, CNRS, 2009.
- Grutman, R., *Des langues qui résonnent. Hétérolinguisme et lettres québécoises*, Paris, Classiques Garnier, 2019.

- Hamacher, W., *Kontraduktionen*, in G. Mein (hrsg.), *Transmission. Übersetzung – Übertragung – Vermittlung*, Berlin-Wien, Turia + Kant, 2010, pp. 13-33.
- Hennard Dutheil de la Rochère, M., *Reading, translating, rewriting: Angela Carter's translational poetics*, Detroit, Wayne State University Press, 2013.
- Hennard Dutheil de la Rochère, M., Weber Henking, I. (éds.), *La traduction comme création / Translation and creativity*, Lausanne, CTL, 2016.
- Lassalle, J.-R., *Rêve: Mèng*, Aix en Provence, Editions Grèges, 2016.
- Lombez, C., *La seconde profondeur. La traduction poétique et les poètes traducteurs en Europe au XXe siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2016.
- Lönker, F., *Sprache und Fremdverstehen. Bemerkungen zum verfremdenden Übersetzen*, in Y. Shichiji (hrsg.), *Akten des VIII. Internationalen Germanisten-Kongresses, Tokyo 1990*, München, Iudicium, 1991, pp. 212-9.
- Meschonnic, H., *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999.
- Meschonnic, H., *Ethique et politique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 2007.
- Nouss, A., *La relation transhistorique*, in L. Cercel (éd.), *Traduction et herméneutique*, Bucarest, Zetabooks, 2009, pp. 293-316.
- Nouss, A., *Paul Celan. Les lieux d'un déplacement*, Paris, Bord de l'eau, 2010.
- Perteghella, P., Loffredo, E. (eds.), *Translation and Creativity. Perspectives on Creative Writing and Translation Studies*, London-New York, Continuum, 2006.
- Renken, A., *Babel heureuse. Pour lire la traduction*, Paris, Van Dieren, 2012.
- Renken, A., *Ecrire dans les airs et dire sans mots: Traduction et rencontre dans Das Versprechen de Friedrich Dürrenmatt*, "Doletiana. Revista de Traducció Literatura i Arts", n. 7 (2019), pp. 1-13.
- Renken, A. avec la collaboration de Briggs, K., *La traduction sans commune mesure*, "Specimen. The Babel review of translations" (2021), <http://www.specimen.press/articles/la-traduction-sans-commune-mesure/> (consulté le 28 février 2022).
- Renken, A., *Traduire, relier. Pluralité des langues et langue maternelle chez Arendt*, in F. Humphreys (éd.), *Penser la traduction*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2021, pp. 47-70.
- Richter, A., *La non-reconnaissance de la dette: Walter Benjamin et la traduction*, "A contrario", n. 24 (2017) (*Passages. Politiques, esthétiques et pratiques de la traduction aujourd'hui*, éd. A. Wiser), pp. 21-34.
- Ricoeur, P., *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004.
- Roeber, C., *The Absence of Translation*, "Al-Mukhababat", n. 24 (2019), pp. 43-51.
- Roeber, C., *La traduction comme relation*, in F. Humphreys (éd.), *Penser la traduction*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2021, pp. 295-305.
- Samoyault, T., *Traduction et violence*, Paris, Seuil, 2020.
- Samoyault, T., *Entre les langues: traduction et créolisation en Europe*, conférence donnée dans le cadre du colloque de rentrée du Collège de France sur

le thème *Inventer l'Europe*, octobre 2021, <https://www.college-de-france.fr/site/en-colloque-2021/symposium-2021-10-21-09h45.htm> (consulté le 28 février 2022).

Simon, S., *Gender in translation: cultural identity and the politics of transmission*, London-New York, Routledge, 1996.

Snell-Hornby, M., *The turns of translation studies. New paradigms or shifting viewpoints?*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 2006.

Sofo, G., *L'archipel de la traduction. Glissant au prisme de la traduction, la traduction au prisme de Glissant*, "TRANS-", n. 25 (2020), <http://journals.openedition.org/trans/3379> (consulté le 28 février 2022).

Steiner, G., *After Babel: aspects of language and translation* (1975), Oxford, Oxford University Press, 1998.

Steiner, G., *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, tr. fr. P.-E. Dauzat, L. Lotringer, Paris, Albin Michel, 1998.

Stolterfoht, U., *Lexique des superstitions allemandes*, Introduction de B. Vilgrain, Courbevoie, TH. TY. Théâtre Typographique, 2019.

Suchet, M., *L'imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

Suchet, M., *L'Horizon est ici. Pour une prolifération des modes de relations*, Rennes, Editions du commun, 2019.

Thouard, D., *L'embarras des langues*, in Von Humboldt, W., *Sur le caractère national des langues*, tr. fr. et éd. D. Thouard, Paris, Seuil, 2000, pp. 7-18.

Utz, P., *Anders gesagt – autrement dit – in other words. Übersetzt gelesen: Hoffmann, Fontane, Kafka, Musil*, München, Hanser, 2007.

Utz, P., *"Nachreife des fremden Wortes". Hölderlins "Hälfte des Lebens" und die Poetik des Übersetzens*, München, Wilhelm Fink, 2017.

Van Horn, E., *Nous avons de pluie assez eu*, tr. fr. C. Chopard, Genève, Héros-Limite, 2020.

Venuti, L. (éd.), *Rethinking translation. Discourse, subjectivity, ideology*, London-New York, Routledge, 1992.

Venuti, L., *The translator's invisibility: a history of translation*, London-New York, Routledge, 1995.

Venuti, L., *The scandals of translation: towards an ethics of difference*, London-New York, Routledge, 1998.

Vischer, M., *La Traduction, du style vers la poétique: Philippe Jaccottet et Fabio Pusterla en dialogue*, Paris, Editions Kimé, 2009.

Waldenfels, B., *Topographie de l'étranger. Etudes pour une phénoménologie de l'étranger I*, tr. fr. F. Gregorio et al., Paris, Van Dieren, 2009.

Weber Henking, I., *Differenzlektüren. Fremdes und Eigenes der deutschsprachigen Schweizer Literatur, gelesen im Vergleich von Original und Übersetzung*, München, Iudicium, 1999.